Introduction à la philosophie du langague

Cours d'introduction à la logique et à la philosophie du langage au semestre d'hiver 2005-2006

Feuille d'accompagnement pour le séminaire du 25 novembre 2005

La critique Fregéene d'une sémantique purement référentialiste

La sémantique contemporaine est une sémantique référentialiste (qui s'occupe principalement d'assigner des référents à des expressions). Dans sa version la plus naïve, une telle sémantique se limite à cette tâche principale. Frege critiquait cette théorie en ajoutant un autre niveau, celui du sens. Ses arguments principaux étaient les suivants :

1. Le problème des énoncés d'identité vrais comme "Superman = Clark Kent" ("Superman c'est Clark Kent"). Une sémantique naïve n'a que deux choix pour analyser un tel énoncé vrai : soit on parle de l'une et la même 'chose' Superman / Clark Kent (et dit d'elle qu'elle est identique à elle-même), soit on parle des expressions (et dit que les deux expressions dénotent la même chose). Mais, intuitivement, il y a une information spécifique exprimée par cet énoncé (ce qui exclut la première option) qui n'est pas seulement une information sur notre langage (ce qui exclut la deuxième option).
2. Le problème des énoncés fictionnels et des noms propres vides : "Superman c'est Clark Kent" nous donne une information même si nous savons très bien que cette personne n'existe pas. L'absence de référent n'empêche pas qu'il y ait quelque chose qu'on saisit en comprenant une phrase qui contient un tel nom propre vide. La même chose vaut pour des noms fictionnels comme "Ulysse".
3. Le problème de l'ascription des croyances : On ne veut pas attribuer à des personnes manifestamment rationelles des croyances irrationnelles. Lois Lane admire Superman, mais elle n'aime pas trop Clark Kent. Elle a donc toutes sortes d'attitudes qui seraient, selon la sémantique naïve, des attitudes contradictoires, en particulier des croyances : elle croit que Superman peut voler, et que Clark Kent ne le peut pas. La théorie du sens, en associant différents contenus conceptuels avec les deux mots, nous permet de dire que Lois Lane a des croyances à propos de la même chose (Clark Kent, c'est-à-dire Superman), mais sous deux modes différents.
4. Le problème des énoncés existentiels : Si le référent était le seul contenu d'un nom propre, les énoncés d'existence comme "Superman existe" ou "Superman n'existe pas" n'auraient un contenu seulement si Superman existe. Il semble, cependant, que ces énoncés ont un contenu qui dépasse le niveau du référent seul.

La sémantique de Frege

Selon la théorie Fregéenne des predicats, des prédicats comme "...est une femme", "...est un animal", "...aime ...", "...est le frère de ..." ont aussi un sens et une dénotation.

La dénotation d'un prédicat est un concept. Un concept est une fonction dont la valeur est une valeur de vérité. Le concept dénoté par "...est un homme", par exemple, est une fonction qui prend comme arguments des choses et qui donne comme valeur le Vrai si la chose qu'elle a prit comme argument était un homme, et elle donne comme valeur le Faux dans tous les autres cas (c'est-à-dire dans tous les cas où son argument n'était pas un homme). Comparons la fonction mathématique :

$$f(x) \equiv x^2 \qquad\qquad f(3) = 9 \tag{1}$$

à la fonction suivante :

$$f(x) \equiv x \text{ est un homme} \qquad (\ldots \text{ est un homme})\ (\text{Socrate}) = \text{le Vrai} \tag{2}$$

$$(\ldots \text{ est un homme})\ (\text{la ville de Genève}) = \text{le Faux} \tag{3}$$

$$(\ldots \text{ est un homme})\ (\text{Xanthippe}) = \text{le Faux} \tag{4}$$

Les fonctions, dont les concepts sont une sous-espèce, sont des entités incomplètes dites "non-saturées" qui ont besoin d'un ou plusieurs objets (d'un ou de plusieurs arguments) pour être complètes. Ce qui characterise les concepts c'est que ce sont des fonctions qui nous donnent comme leurs valeurs des valeurs de vérité (c'est-à-dire ou bien le Vrai ou bien le Faux).

Pour Frege, un concept n'est donc pas une entité linguistique, mais quelque chose qui appartient au monde. Elle n'appartient pas au monde physique, bien entendu, mais à un troisième monde, l'"endroit' où se trouvent les objets abstraits. L'application d'un concept à quelque chose qui le sature (un objet) est donc un processus ontologique, qui nous donne une entité, un objet, qui est soit le Vrai, soit le Faux.

Un concept ne doit pas être confondu avec son extension, qui est le parcours de ses valeurs (*Wertverlauf*). Le parcours des valeurs du concept HOMME qui est dénoté par le prédicat "...est un homme" peut être décrit comme suivant (où "$\top$" dénote le Vrai, et "$\bot$" dénote le Faux) :

$$\{\langle \text{Socrate}, \top\rangle, \langle \text{la ville de Genève}, \bot\rangle, \langle \text{Xanthippe}, \bot\rangle, \langle \text{Platon}, \top\rangle, \langle \text{le numéro 2}, \bot\rangle, \\ \langle \text{la couleur vert}, \bot\rangle, \langle \text{Diego Marconi}, \top\rangle, \langle \text{l'homme le plus riche au monde}, \top\rangle, \ldots\} \tag{5}$$

D'une manière equivalente, on peut aussi écrire :

$$\{\text{Socrate}, \text{Platon}, \text{Maddox}, \text{l'homme le plus riche au monde} \ldots\} \tag{6}$$

(6) est ce qu'on avait, avant Frege, traditionellement considéré comme l'*extension* du concept HOMME. A partir de Carnap (1947), l'extension était normalement considérée comme la dénotation d'un prédicat. "...est un homme" était donc conçu comme prédicat qui a l'ensemble spécifié par (6) comme dénotation.

Ceci n'était pas l'avis de Frege. Pour Frege, concevoir de la dénotation d'un prédicat comme concept était la seule manière de rendre compte de l'unité de la proposition, c'est-à-dire du fait que la signification d'un énoncé est un tout intégral qui résulte de la composition de ses constituants. Comment, se demanda Frege, pourrait quelque chose de saturée comme l'est un parcours de valeurs se relier à quelque chose d'autre de complet (un objet) ? Comment les deux pourraient tenir ensemble ? Frege n'y voyait aucune possibilité et donc concluait qu'il fallait quelque chose de non-saturé (pas seulement au niveau des expressions mais) aussi sur le niveau ontologique, le niveau de la dénotation.

Le sens d'un prédicat c'est une manière de concevoir la fonction qui est le concept dénoté par ce prédicat. Prenons comme exemples :

$$2 \cdot x \cdot x + 2 \qquad 2(x^2 + 1) \tag{7}$$

Selon Frege, ces deux expressions dénotent le même concept, mais ils ont des sens différents. Ils nous donnent le même concept (la même fonction) mais de deux manières différentes.

Pour la logique traditionelle, les expressions n'ayant pas la structure nom–prédicat comme "tout homme est mortel" posaient problème. Frege les résoudrait d'un coup de génie, en donnant une forme conditionelle à ces énoncés :

$$\text{"Tout homme est mortel."} \rightsquigarrow \text{Si quelque chose est un homme, alors elle est mortelle.} \tag{8}$$

Dans l'analyse de Frege, le sujet grammatical ("tout homme") ne coïncide plus avec le sujet logique

(toutes les choses). La phrase, contrairement aux apparances, ne prédique que conditionellement de toute chose[1] que si elle est un homme, alors elle est mortelle. La forme logique ne coïncide donc pas avec la forme superficielle de l'énoncé en question. La forme logique d'un énoncé exhibe ses conditions de vérité : elle ne se concerne donc qu'avec ce qui, pour Frege, était crucial à l'interprétation de n'importe quel énoncé, c'est-à-dire avec la manière dont cet énoncé dénote sa dénotation (une valeur de vérité), c'est-à-dire au sens de l'énoncé (la pensée qu'il exprime).

Il y a plusieurs questions qui se posent :
- Comment peut-on être sûr de finalement arriver à un niveau où le langage ne nous trompe pas mais nous sert comme indice de sa vraie forme logique ?
- Comment savoir si telle ou telle formule est la vraie forme logique d'un énoncé ? Comment reconnaître cette vraie forme logique ?

Frege était convaincu qu'un langage idéal, où il n'y a pas de différence entre forme grammaticale et forme logique, était possible et il croyait que son idéographie était une bonne approximation à une telle langue.

Le problème des descriptions définies

Russell (1905) appelle "descriptions indéfinies" des expressions comme "un homme", "un chat" et "descriptions définies" des expressions comme "la reine d'Angleterre", "mon oncle" etc. (que nous rangeons parmi les termes singuliers). Selon Russell le traitement Fregéen des descriptions définies (qui les traite de la même méthode que ce que nous appelons "noms propres", c'est-à-dire des expressions comme "Scott" et "Russell") entraîne des violations du principe de compositionnalité :

Georges IV voulait savoir si Scott était l'auteur de *Waverley*. (9)

l'auteur de *Waverley* = Scott (10)

Donc, Georges IV voulait savoir si Scott était Scott. (11)

Le problème c'est que (9) est très bien possible (*Waverley* est paru sous forme anonyme), et que (10) est vrai, mais que (11) est très probablement faux. La réponse de Frege à ce problème, comme on l'a vu, c'est que "Scott" et "l'auteur de *Waverley*", bien qu'ils ont la même dénotation, n'ont pas la même dénotation indirecte (le même sens) et que donc (10) ne suffit pas pour légitimer la transition de (9) à (11).

Russell, rejettant la notion de sens, ne pouvait pas adopter cette solution au problème posé par l'inférence invalide. Il lui fallait donc une autre solution. Son idée était que c'était en général une erreur de penser que les descriptions avaient des valeurs sémantiques précises – il proposait donc de traiter "un homme" et "la reine d'Angleterre" de la même façon dont Frege avait traité l'expression "tout homme".

Rappelons l'analyse Fregéenne des descriptions indéfinis :

Il y a un homme chauve. (12)

Il y a des hommes qui sont chauves. $\rightsquigarrow$ $\exists x(x$ est un homme $\wedge\ x$ est chauve) (13)

Certains hommes sont chauves. (14)

Les trois expressions dans la colonne de gauche ont la même forme logique. Dans cette forme logique, il n'y a aucune expression qui correspond à l'expression "un homme" en tant que telle.[2] Russell appliquait le même traitement – *contre* Frege – également à des descriptions définies. Il analysait donc les trois

[1] Les quantificateurs, c'est-à-dire $\forall x$ ("pour n'importe quel x") et $\exists y$ ("il y a au moins un y tel que"), sont eux-mêmes des concepts, notamment des concepts de deuxième ordre, c'est-à-dire des concepts qui s'appliquent (sont saturés par) des concepts.

[2] On a "...est un homme", mais cette expression est un prédicat et n'est pas une déscription indéfinie.

phrases suivantes de la même façon :

J'ai rencontré un homme.	$\rightsquigarrow$	$\exists x$(x est un homme $\wedge$ j'ai rencontré x)	(15)
La présente reine d'Angleterre est riche.	$\rightsquigarrow$	$\exists x$(x est reine d'Angleterre	(16)
		$\wedge$ toute reine d'Angleterre = $x \wedge x$ est riche.)	
La présente reine de France est riche.	$\rightsquigarrow$	$\exists x$(x est reine de la France	(17)
		$\wedge$ toute reine de la France = $x \wedge x$ est riche.)	

L'analyse d'une descriptions définie donnée par Russell lui donne donc trois parties :

Il y a une reine d'Angleterre	$\exists x$(x est reine d'Angleterre	condition d'existence	(18)
Il n'y a qu'une seule.	toute reine d'Angleterre = x	condition d'unicité[3]	(19)
Elle est riche.	x est riche)	prédication	(20)

Il n'y a aucun constituent dans la forme logique de "la reine d'Angleterre est riche" qui correspond à "la reine d'Angleterre". Le sujet logique (l'objet sur lequel porte la prédication) de cette phrase n'est donc pas la reine d'Angleterre. La phrase ne parle pas de Elisabeth II, l'actuelle reine d'Angleterre. La spécifité de cette analyse se montre surtout dans l'application à des descriptions définies qui n'ont pas de dénotation (17). S'il n'y en a pas de reine de France, alors (17) est faux – et toute autre proposition à propos de la reine de France l'est aussi. Si au contraire on traiterait 'l'actuelle reine de France' comme un nom, comme le proposait Frege, on serait obligé de dire que (17) n'est ni vrai, ni faux : on ne saurait trouver la reine de France ni parmi les objets qui sont riches, ni parmi ceux qui ne sont pas riches. Donc, dit Russell, (17) violerait le principe du Tiers Exclu.

Une déscription définie telle que "le président des Etats-Unis" ou "le roi de la France" est un terme singulier, c'est-à-dire une expression qui désigne ou a comme référent au plus un seul individu. Mais que dire des cas ou cet individu n'existe pas, comme il est le cas avec l'expression "le roi de la France"? Quelle valeur de vérité faut-il attribuer à une phrase comme :

Le roi de la France est chauve. (21)

Russell (1905) répondait à cette question en donnant la forme logique suivante à (21) :

$$\exists x(RFx \wedge Cx \wedge \forall y(RFy \rightarrow x = y)) \tag{22}$$

Traduit littéralement, (22) dit qu'il y ait un individu qui est le roi de la France (RF) et qui est chauve (C) et que tout individu y qui est le roi de la France est identique à x. (21) est donc interpreté comme disant qu'il y a au moins un roi de la France et qu'il est chauve et est donc faux si, comme il est le cas, la France est une république.

La solution que Russell rejette est exactement celle que Frege choisit. Selon Frege, on *présuppose* normalement que les termes singuliers utilisés ont une dénotation ; dans une langue idéale et parfaite, il serait assuré que toute expression a une dénotation. Si la présupposition que tous les termes singuliers utilisés ont une dénotation n'est pas satisfaite, les propositions en question ("la reine de la France est chauve", "la reine de la France n'est pas chauve") sont ni vraies ni fausses. Si on acceptait l'analyse de Russell, nier l'énoncé "l'actuelle reine de France est riche" serait affirmer "soit l'actuelle reine de France n'est pas riche, soit "l'actuelle reine de France" n'a pas de dénotation". Mais ceci paraît peu plausible. Nous ne pouvons pas nier que certains termes ont des dénotations en contestant des affirmations qui utilisent ces termes.

[3] Plus formalement, nous pouvons spécifier cette deuxième condition comme suivant : $\forall y$(y est reine de l'Angleterre $\rightarrow$ $y = x$) (pour tout y, si y est reine d'Angleterre, alors $y = x$; toutes les reines d'Angleterre sont identiques à x).

Occurrences primaires et secondaires, wide and narrow scope

Les descriptions définies nous présentent avec un autre enigme. Considérons les phrases suivante :

Je croyais votre yacht plus grand qu'il ne l'est. (23)

Il est possible qu'il y a plus d'hommes qu'il y en a. (24)

Il me semble que le nombre des planètes est plus grand que 10. (25)

A première vue, toutes ces trois affirmations sont sensibles et pourraient bien être vraies. Mais tous permettent une interprétation selon laquelle ils sont faux :

Je croyais que la taille de votre yacht $\neq$ la taille de votre yacht. (26)

Il est possible que le nombre des hommes $>$ le nombre des hommes. (27)

Il me semble que $9>10$. (28)

Heureusement, ils permettent, cependant, aussi une autre interprétation :

La taille de votre yacht = n et je croyais que la taille de votre yacht $\neq n$. (29)

Le nombre des hommes = n et il est possible que le nombre des hommes $> n$. (30)

Il me semble que le nombre des planètes >10. (31)

On dit que les interprétations (26), (27) et (28) donnent une interprétation "étroite" ("narrow scope") aux occurrences de "la taille de votre yacht", "le nombre des hommes", "le nombre des planètes" dans (23), (24), (25) respectivement (l'interprètent comme des occurrences *primaires* dans la términologie de Russell), tandis que les intérpretations (29), (30) et (31) en donnent une intérprétation "large" ("wide scope") et l'interprètent comme des occurrences *secondaires.*

Selon Russell, une telle ambiguité se montre aussi avec les déscriptions définies qui manquent de dénotation. Considérons encore une fois la phrase (21) :

Le roi de la France est chauve. (21)

On a vu que Russell (1905) a donné la forme logique (22) à (21) :

$$\exists x(RFx \wedge Cx \wedge \forall y(RFy \rightarrow x = y)) \tag{22}$$

Qu'est-ce qui arrive maintenant si nous formons la négation de (21) :

Le roi de la France n'est pas chauve. (32)

Pour formaliser (32), on le choix entre deux options :

$$\neg\exists x(RFx \wedge Cx \wedge \forall y(RFy \rightarrow x = y)) \tag{33}$$

("Il n'est pas le cas qu'il y a un unique roi de la France et qu'il est chauve."). La phrase serait donc vraie et l'occurrence de "le roi de la France" serait secondaire ("wide scope"). Mais on pourrait formaliser (32) aussi comme suivant :

$$\exists x(RFx \wedge \neg Cx \wedge \forall y(RFy \rightarrow x = y)) \tag{34}$$

("Il y a un unique roi de la France qui n'est pas chauve.") Cette phrase, où "le roi de la France" a une occurrence primaire ("narrow scope"), est fausse. Le roi de la France n'est ni chauve ni non-chauve

puisqu'il n'existe pas :

> "By the law of excluded middle, either "A is B" or "A is not B" must be true. Hence either "the present King of France is bald" or "the present King of France is not bald" must be true. Yet if we enumerated the things that are bald, and then the things that are not bald, we should not find the present King of France in either list. Hegelians, who love a synthesis, will probably conclude that he wears a wig." (Russell 1905: 485)

Russell en tirait la conclusion que toutes les propositions à propos du roi de la France peuvent être traitées comme fausses :

> "Thus all propositions in which "the King of France" has a primary occurrence are false ; the denials of such propositions are true, but in them "the King of France" has a secondary occurrence. Thus we escape the conclusion that the King of France has a wig." (Russell 1905: 490)

Questions sur Russell, "Sur la dénotation"

Voilà un tas de questions sur Russell (1905) :

1. Qu'est-ce qu'une expression dénotante ? En vertu de quelle caractéristique un terme reçoit-il ce qualificatif ? (p. 203)
2. Quels sont les trois cas que distingue Russell en ce qui concerne les expressions dénotantes ? (p. 203)
3. Quelle(s) différence(s) y a-t-il entre connaissance directe et connaissance à propos de ? Exemples ? (p. 203–204)
4. Comment comprendre : "Penser doit toujours prendre son point de départ dans une connaissance directe."? (p. 204)
5. Quelle différence y a-t-il entre les expressions "$C(x)$" et "$C(a)$" (où x est une variable et a un nom) ? (p. 204)
6. Prises isolément, les expressions dénotantes peuvent-elles avoir un sens ? (p. 205)
7. Selon Russell à quoi sont dues les difficultés relatives à la dénotation ? (p. 205)
8. Quelle est la véritable structure des énoncés suivants (p. 205–207) :
   – "J'ai rencontré un homme"
   – "Tous les hommes sont mortels"
   – "Quelques hommes sont honnêtes"
   – "Le père de Charles II fut exécuté"
   – "L'actuel Roi de France est chauve"
9. Russell mentionne deux théories selon lesquelles les expressions dénotantes sont des constituants authentiques des propositions. Quelles sont-elles ? (p.207)
10. Quels sont les arguments de Russell contre la théorie de Meinong ? (p.207)
11. Quels sont les arguments de Russell contre la théorie de Frege ? (p. 207-208) (Si vous trouvez une bonne réponse à cette question, vous deveniez fameux et riches !)
12. Quelles sont les trois énigmes que Russell veut résoudre pour prouver le bien fondé de sa théorie ? (p. 209–210)
13. Quelle(s) solution(s) Russell propose-t-il pour résoudre ces trois énigmes ?
14. Essayez de saisir la différence entre occurrence primaire et occurrence secondaire. En quoi consiste la différence ? Essayez de formaliser "Le Roi de France est chauve" des deux manières possibles (une fois avec "le Roi de France" en occurrence primaire, un fois avec "le Roi de France" en occurrence secondaire).

Le sens Fregéen

Quelques propriétés du sens Fregéen :

1. Le sens détermine la référence. Il est singularisant dans le sens que, pour un nom propre, un et un seul individu tombe sous le contenu conceptuel rattaché au nom propre – le sens est donc conçu d'après le modèle des descriptions définies. Ceci exclut, p.ex., la possibilité que le sens de "je" soit la signification linguistique conventionelle donné par "la personne qui parle". Cette dernière ne détermine pas la référence. La signification linguistique reste la même, mais la référence varie selon les personnes qui utilisent l'expression "je".
2. Le sens est ce que l'on saisit si on comprend une expression.
3. Le sens est la signification linguistique conventionelle des expressions (au moins dans des langages parfaits où il n'y a ni d'ambiguité ni dépendence contextuelle).
4. Le sens est objectif et universel et peut être saisi par n'importe qui (ce qui le distingue des représentations, i.e. des images mentals et subjectifs associés à une expression).
5. Le sens est indépendent de la référence. On peut très bien comprendre une expression sans pour autant être capable d'identifier le référent (ex. "l'homme le plus riche du monde"). Il est possible qu'on n'ait accès à des référents qu'à travers le sens d'une expression. C'est pour cela qu'on peut comprendre des énoncés contenants des noms propres vides.
6. Le sens c'est l'objet des attitudes, c'est ce qu'on croit, p.ex., si on croit quelque chose. Si quelqu'un donne son assentiment à ou affirme une phrase (p.ex. "Superman peut voler"), ce qu'on affirme et croit est une pensée, i.e. le sens de la phrase (qui est différent du sens de la phrase "Clark Kent peut voler").
7. Le sens est le référent des mots qui se trouvent dans un contexte linguistique indirect, p.ex. un contexte linguistique introduit par "Je crois que . . . ".

Ces propriétés du sens Fregéen correspondent à des problèmes discutées plus haut. Chacune de ces propriétés a été critiquée.

L'anti-descriptivisme

A la base de la théorie de Frege comme elle était interprété par ses adversaires dans les années cinquante et soixante se trouve *une conception satisfactionelle (descriptiviste) du sens.* La conception satisfactionnelle du sens est la pensée qu'à chaque mot sont attachées quelques conditions que n'importe quelle chose dans le monde doit satisfaire pour être le référent du mot. Le référent de "Superman" est l'individu unique qui satisfait ces conditions. S'il n'y en a aucun tel objet, ou s'il y en a plusieurs, rien n'est dénoté par "Superman". Pour les phrases, cette conception satisfactionnelle nous amène à identifier la pensée, c'est-à-dire le sens d'une phrase, avec les conditions de vérité de cette phrase (les conditions que notre monde doit satisfaire pour que la phrase en question soit vraie). Même les partisans du Neo-Fregéenisme, cependent, rejettent un descriptivisme général.

A cette conception satisfactionelle s'oppose *une théorie relationelle*, comme elle a été défendu par David Kaplan. Pour les termes singuliers, Kaplan (1989) propose de caractériser la théorie de Frege par le schéma suivant :

$$\text{terme singulier} \xrightarrow{\text{exprime}} \text{concept / sens} \xrightarrow{\text{satisfaction}} \text{individu qui tombe le concept} \tag{35}$$

La relation de référence ⟨terme singulier $\xrightarrow{\text{dénote}}$ individu⟩ est conçu comme produit de ces deux relations :

$$\xrightarrow{\text{dénote}} \;=\; \xrightarrow{\text{exprime}} \circ \xrightarrow{\text{est satisfait par}}$$

A cette conception, Kaplan oppose l'idée de la *référence directe*, i.e. d'une relation de référence qui n'est pas méditatée par un sens.

A la base de cette querelle, on trouve deux conceptions générales différentes du rapport entre langage et le monde. Selon un camp (représenté p.ex. par Carnap), il y a le monde d'une et le langage de l'autre côté, et c'est le langage qui impose des conditions, le monde qui les satisfait ou pas. Selon l'autre, on est forcé à prendre en compte les liens (pragmatiques par ex.) à l'intérieur du niveau du langage *déjà* pour établir les liens de référence qui lient ce niveau avec le monde ; il faut prendre en compte le fait que les mots, eux aussi, sont *dans* le monde – au moins les mots conçus comme occurrences ("tokens", et non pas comme types) qui ont une location spatio-temporelle (ils se trouvent sur le tableau noir p.ex.). Ces occurrences entrent, en tant qu'objets du monde, dans des relations avec d'autres objets du monde (comme le locuteur, les personnes desquels j'ai appris ce mot (ce qu'on appelle une chaîne de transmission), l'auditeur etc.). La relation de dénotation qui obtient entre une occurrence concrète de "ce bout de craie" et ce bout de craie (la chose blanche, pointue, dans ma main) est une relation entre deux choses qui se trouvent dans le (même, puisqu'il n'y a qu'un seul) monde.

Le nouveau paradigme dit que ce qui fixe la référence des mots ce n'est pas le contenu conceptuel attaché aux mots mais les relations entre des occurrences des mots et tels et tels objets. Le référent d'un(e occurrence d'un) mot est cette chose qui se trouve dans une telle relation spécifique avec cette occurrence. C'est pour cela que les indéxicaux peuvent bien servir comme exemples : pour arriver au référent, il faut déterminer quel objet dans le monde se trouve dans la bonne relation avec cette occurrence (la relation d'*avoir été énoncée par* quelqu'un, à l'occurrence).

Références

Carnap, Rudolf, 1947. *Meaning and Necessity : A Study in Semantics and Modal Logic.* Chicago, Illinois : University of Chicago Press

Kaplan, David, 1989. "Demonstratives – An Essay on the Semantics, Logic, Metaphysics, and Epistemology of Demonstratives and Other Indexicals". Dans Almog, Joseph, Perry, John, et Wettstein, Howard K., □teurs, *Themes from Kaplan*. Oxford : Oxford University Press. Ce papier circulait à partir de 1977

Russell, Bertrand Arthur William, 1905. "On Denoting". *Mind* 14 : 479–493. Republié dans Russell (1956) et dans Russell (1973: 103–119) ; traduit en français par J.-M. Roy dans Russell (1989: 203-218)

Russell, Bertrand Arthur William, 1956. *Logic and Knowledge : Essays, 1901–1950.* London : George Allen & Unwin. Edité par Robert Charles Marsh

Russell, Bertrand Arthur William, 1973. *Essays in Analysis.* London : George Allen & Unwin. Edité par Douglas Lackey

Russell, Bertrand Arthur William, 1989. *Écrits de Logique Philosophique.* Paris : Presses Universitaires de France.